

À PROPOS DU SOCIALISME ET DU COMMUNISME

Bernard Vasseur - Section de Bobigny, Fédération de Seine-Saint-Denis PCF

(extrait d'une conférence donnée à la fédération 93 du PCF où l'on peut se procurer le texte intégral)

La distinction de ces deux notions est tenue pour essentielle et justifiée dans notre parti aujourd'hui. Toute politique nouvelle doit commencer par la conquête de l'Etat (de la majorité dans l'Etat). C'est par l'Etat que sera construit l'étape suivante (le socialisme), qui sera à son tour une préparation et une annonce de l'étape finale du communisme. On se souvient de ce que cette démarche (que j'appelle « étapistes ») a été au cœur de la stratégie des années 1970-1980 avec le programme commun : d'abord la « démocratie avancée » appelée à « ouvrir la voie à un socialisme à la française », avant d'évoquer le communisme qui est le terminus de l'histoire. Elle est encore dans bien des têtes. On peut donc déjà juger qu'il est très curieux qu'un parti communiste (et fier de son appellation) ne conçoive le communisme que comme un idéal et une étape qui ne peut jamais être réellement d'actualité puisqu'elle n'arrive qu'en bout de course.

Pour comprendre cette distinction du socialisme et du communisme, il faut remonter loin et évoquer l'année 1875 durant laquelle un congrès s'est tenu dans la ville allemande de Gotha. L'enjeu de ce congrès, c'était l'unification en un seul parti des deux composantes du mouvement ouvrier en Allemagne : d'une part, l'ADAV (ce qui veut dire Association générale des travailleurs allemands) qui a été créée par Ferdinand Lassalle en 1863. Mais Lassalle meurt en 1864 et c'est Wilhelm Hasenclever qui va en prendre la direction d'un parti fortement marqué par la pensée et la personnalité de Lassalle. D'autre part, à côté de l'ADAV, il y a le SDAP (Parti social-démocrate des travailleurs allemands). On dénomme généralement ce second parti le « parti d'Eisenach » (une autre ville allemande où il fut créé en 1869). Il a des dirigeants comme August Bebel et Wilhelm Liebknecht qui sont en bons termes avec Marx et Engels et qui participent à l'Association Internationale des travailleurs fondée par Marx en 1864. Il faut bien saisir qu'à ce moment-là l'Allemagne s'est unifiée et qu'elle est en train de devenir le nouveau centre du mouvement ouvrier (que Marx avait d'abord espéré voir fleurir en Angleterre). On comprend donc que, puisqu'il y a deux organisations ouvrières, l'idée va naître, pour les renforcer, de les unifier

en un seul parti et en un seul combat. Et c'est cette question de l'unification qui est à l'ordre du jour à Gotha en 1875. Il faut bien voir aussi qu'à ce moment-là en Allemagne on ne parle plus guère de **communisme** (un mot qui a disparu de l'usage courant au fil du temps parce qu'il évoque trop le souvenir douloureux de l'intense répression qui a suivi l'échec du « Printemps des peuples » en 1848). Et c'est ainsi que Marx et le *Manifeste* sombrent dans un oubli quasi général. On évoque alors surtout le **socialisme** (ou le **socialisme d'Etat**) et c'est Lassalle (dont la popularité est très grande) qui en est le champion. En plus, c'est en Allemagne que cela se passe, c'est-à-dire le pays dans lequel Hegel a pensé le rôle immense de l'Etat en l'associant à l'établissement de la liberté sur terre et Lassalle était un grand admirateur de cette pensée hégélienne. Le congrès de Gotha va donc accoucher, non pas d'une simple alliance électorale entre deux partis, mais d'un programme qui va devenir commun aux deux composantes du mouvement ouvrier qui doivent fusionner. Or ce programme commun va se référer aux thèses de Lassalle et tourner le dos à celles de Marx. C'est pourquoi ce dernier va intervenir, pour essayer de rectifier les choix politiques mis en débat alors. Il va donc rédiger un texte aujourd'hui connu sous le titre de **Critique du Programme de Gotha**. Il est, en effet, très critique sur le projet de texte soumis aux congressistes. Du coup, Liebknecht va s'arroger le droit de bloquer sa diffusion et les congressistes n'en sauront rien. Ce n'est que bien après la mort de Marx (en 1883) qu'Engels (qui lui survivra jusqu'en 1895) va se battre pour **qu'on rende enfin public le texte critique de Marx**. Il y parviendra en 1891 et ce texte de Marx va faire l'effet d'une bombe au sein du parti et de ses élus. Sur quoi porte-t-elle ? Précisément sur les notions de socialisme et de communisme.

Le programme préparé par la direction et soumis à l'adoption des congressistes comprend sept fois la référence à « *l'Etat libre et la société socialiste* », et cela c'est tout à fait conforme à la stratégie définie par Lassalle. Marx, lui, dans sa critique du programme proposé ne prononce **pas une seule fois le mot « socialisme »**, mais il écrit lui-aussi sept fois les mots « **société communiste** ». Ceci ne doit évidemment rien au hasard. Quand le programme prévu par la social-démocrate dit « **socialisme** », Marx lui répond avec **ténacité** : « **Non, communisme** ». Cela ne doit pas être une surprise car il est à remarquer que Marx et Engels se sont toujours définis dans leur maturité comme des combattants du communisme. Ainsi Marx salue **la Commune de Paris** (en 1871) en soulignant qu'elle a donné à voir du « *très possible communiste* » (alors qu'elle n'a pu durer que durant quelques semaines). Et après la mort de Marx (en 1883), Engels a été attentif à cette question. Il

caractérise ainsi leurs parcours depuis leur écriture commune en 1848 du *Manifeste du parti communiste* dans la préface qu'il écrit en 1888 pour sa réédition : « *Quand le Manifeste fut écrit, nous n'aurions pas pu l'appeler un Manifeste socialiste.* » Et il ajoute : « *Le socialisme signifiait en 1847 un mouvement bourgeois, le communisme un mouvement ouvrier [...] Loin de nous depuis lors, l'idée de le répudier.* » Par la suite (en 1894), Engels préface une brochure contenant des textes de lui en disant : « *On aura remarqué que dans tous ces textes, je parle constamment de moi non pas comme d'un social-démocrate mais d'un communiste.* » On voit bien qu'à leurs yeux la distinction entre communisme et socialisme est essentielle. Car à l'époque, « social » (dans l'expression « social-démocratie ») est l'abréviation de « socialisme » (ce qui fait qu'on n'accorde pas le mot en français et qu'on écrit « la social-démocratie »). Ce n'est que par la suite, quand on effacera le mot le socialisme des slogans de ce parti, qu'on pourra écrire « la sociale--démocratie » : le socialisme ayant pour de bon disparu de son appellation, il ne restera référence qu'à une politique « sociale », c'est-à-dire molle et tiédasse.

Dès lors comment vont réagir les dirigeants du parti social-démocrate de l'époque ? La réponse à cette question ne fait malheureusement pas de doute : ils vont truquer **le texte de Marx en lui ajoutant le mot socialisme qui n'y figure pas**. Voilà donc fixées les étapes dont nous parlons encore aujourd'hui : d'abord la conquête de l'Etat, puis l'étape du socialisme qui ouvrira la voie à l'étape suivante du communisme dont il est inutile de parler trop tôt. Autrement dit, un dirigeant social-démocrate peut rester « socialiste » sans être accusé d'avoir abandonné le mot jugé désormais démodé de communisme (qui, lui, devient ainsi un horizon : c'est-à-dire une perspective idéale et lointaine, qu'on n'atteint jamais comme tous les horizons) ! Il n'y a donc rien à changer à la doctrine socialiste en vigueur au sein du parti.

Le plus curieux encore est que cette thèse social-démocrate qui désarme le communisme et interdit toute idée d'une conquête de « déjà-là » communiste au sein même du capitalisme, va se trouver renforcée par une conception qui va beaucoup peser sur le mouvement communiste international : celle qui prétend qu'il ne peut « **pas y avoir d'ilot de socialisme au sein du capitalisme** ». Ici c'est Staline qui décrète cette fumeuse « **loi générale du socialisme** », qu'il formule ainsi dans son livre « *Les Questions du léninisme* » : « *La révolution bourgeoise commence ordinairement lorsque les formes du régime capitaliste, qui a grandi et mûri au sein de la société féodale dès avant la révolution ouvertement déclenchée, sont déjà plus ou moins prêtes, tandis que la révolution prolétarienne*

commence alors que les formes toutes prêtes du régime socialiste font complètement ou à peu près défaut ». On retrouve donc ici sans surprise le socialisme, mais qui arrive en quelque sorte sans présumé, sans préalable, surgissant de nulle part, à moins que ce soit l'exemple malheureux de la Russie (à l'économie et à la culture retardataires) qui soit évoqué et ainsi faussement universalisé.

Voilà donc avec les abandons de la social-démocratie au XIXe siècle et le fantôme de Staline au XXe un curieux mariage qu'il nous faut aujourd'hui abandonner, avec ses impasses et ses effets dévastateurs. Il faut donc revenir à Marx, tel que nous pouvons le lire aujourd'hui en découvrant des textes de lui nouvellement traduits (et par exemple, sur le sujet du socialisme et du communisme, « *Le Chapitre VI* » qui devait initialement figurer dans *Le Capital*). On verra qu'alors il est parfaitement possible de concevoir des éléments de communisme prenant pied au sein des contradictions et des antagonismes qui naissent du développement du capitalisme. C'est d'ailleurs ce qui s'est produit en France et c'est ce que Bernard Friot a appelé des « déjà-là » du communisme. Cela ne signifie évidemment pas que le communisme est établi chez nous et que la société est devenue de part en part communiste. Cela signifie que par la lutte des classes et la construction de rapports de forces, il est parfaitement possible de faire prévaloir **du** communisme au sein du capitalisme. Comme dit encore Engels : « *il est tout à fait possible de construire un programme – je cite – directement communiste* ». C'est évidemment ce qu'il convient de faire aujourd'hui : reconnaître que les travailleurs et leurs organisations de classe ne se sont pas tournés les pouces au cours du XXe siècle, qu'ils se sont battus et qu'ils ont obtenu du **communisme** qu'il importe aujourd'hui de voir, d'identifier, d'amplifier, de généraliser. Cela ne peut que rendre efficace et réaliste notre combat pour la nouvelle civilisation qu'appelle notre monde et notre planète. Je vous renvoie sur ce point au livre **Le communisme qui vient** (éditions La Dispute, 2024) que nous avons écrit Bernard Friot et moi.